

Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?

GRÉGOR Y QUENET



(L'environnement a une histoire)

Champ Vallon

DU MÊME AUTEUR

Les tremblements de terre en France aux ^{XIX} et ^{XVIII} siècles. La naissance d'un risque, Seyssel, Champ Vallon, 2005. (Prix Louis-Castex de l'Académie française.)

© 2014 CHAMPVALLON, 01420 SEYSSEL

www.champ-vallon.com

ISBN 978-2-87673-958-1

GRÉGORY QUENET

**QU'EST-CE QUE
L'HISTOIRE
ENVIRONNEMENTALE?**

CHAMP VALLON

L'histoire environnementale a le potentiel de transformer notre compréhension du passé des hommes. Comme la perspective de l'histoire du genre, l'approche environnementale ne se coule pas facilement dans les sous-disciplines de l'histoire. En concentrant son attention sur l'impact de l'activité humaine sur la biosphère, la perspective environnementale ouvre, non seulement de nouveaux territoires de recherche, mais elle modifie notre compréhension de l'émergence du monde moderne. L'histoire environnementale a développé son propre vocabulaire et ses méthodes.

Edmund Burke III¹

1. *The Environment and World History*, éd. Edmund Burke III, Kenneth Pomeranz, Berkeley, University of California Press, 2009, p. xi.

Ce livre se propose d'introduire dans le débat intellectuel français un des champs de recherche les plus novateurs et les plus dynamiques de ces dernières années. L'histoire environnementale a modifié la compréhension de certains phénomènes sociaux et des conditions d'émergence du monde moderne. Ces travaux demeurent cependant encore mal connus en dehors des spécialistes qui les utilisent, notamment parce qu'ils sont très peu traduits et même présents sur les rayonnages des bibliothèques françaises. La première ambition de cet ouvrage est donc de faire découvrir des travaux majeurs, dont la portée dépasse largement les frontières de la discipline historique, pour s'adresser à l'ensemble des sciences sociales et humaines mais aussi des sciences de la nature, des sciences de la vie et des sciences exactes. Les défis environnementaux qui engagent le futur de nos sociétés ont contribué à décloisonner l'histoire environnementale, dont les approches ne sont plus aujourd'hui l'apanage des seuls historiens mais des questions partagées par tous : comment en sommes-nous arrivés là et de quelle manière les différentes sociétés humaines sont-elles caractérisées par un certain type de relation à ce qui les entoure ? C'est à ce prix que nous pouvons espérer, sinon modifier les fondements matériels de nos sociétés, au moins prendre conscience des structures écologiques qui les constituent. Or, et c'est bien la difficulté, celles-ci sont le fruit d'une si longue sédimentation et d'une telle pluralité de temporalités qu'elles en deviennent souvent invisibles. L'idée largement répandue d'une nature extérieure à nous, que les hommes n'aurait pas créée, est une des formes de cette invisibilité, masquant les catégories de description de la nature, les pratiques et les rapports de force qui nous lient indissociablement avec l'environnement depuis l'origine des sociétés humaines.

Le rôle de passeur adopté ici n'est pas des plus faciles. Neuve

pour des lecteurs français, l'histoire environnementale est en réalité vieille de plusieurs décennies, apparue dans les années 1970 aux États-Unis, et encore plus ancienne si l'on prend en compte les travaux qui l'ont inspirée. Elle est aussi diverse, présente aujourd'hui dans presque tous les pays du monde, mais sous des formes qui doivent beaucoup au contexte intellectuel et institutionnel, ainsi qu'aux spécificités locales de la question environnementale. Elle est enfin vaste car, s'il était encore possible au milieu des années 1980 de lire l'ensemble des publications du champ en un été, l'exhaustivité était devenue impossible moins de dix ans plus tard¹. Ce constat s'est encore renforcé depuis, surtout si l'on prend en compte la nature interdisciplinaire de certains objets, tels la biodiversité et le changement climatique, qui obligent à lire en dehors des études historiques.

Ces remarques expliquent la forme adoptée ici. Non point un texte programmatique qui construirait une lisibilité anachronique en s'appuyant sur des précurseurs soigneusement sélectionnés, mais un récit éclaté qui donne à voir comment, et dans quel contexte, des historiens se sont emparés de questions et d'objets qui étaient négligés jusque-là². De nombreux malentendus proviennent d'une contextualisation insuffisante, qui a conduit à hypostasier des textes de circonstances, proposant des bilans historiographiques à un moment donné et pour un public particulier, sans prétendre donner une définition théorique représentative de l'ensemble de l'histoire environnementale³. L'histoire environnementale s'est constituée en marchant, en effet, et il est possible d'y

1. Huit ans après l'été studieux passé par Richard White, John McNeill, un des meilleurs connaisseurs du domaine, faisait ce constat et estimait que le volume des publications avait été multiplié par cent. John R. McNeill, « Observations on the nature and culture of environmental history », *History and Theory, Theme Issue 42*, 2003, p. 5.

2. Ceci constitue la principale différence entre ce livre et les deux ouvrages existants d'introduction à l'histoire environnementale, l'un présentant plutôt un point de vue états-unien et historien, et l'autre un éclairage européen et ouvert aux sciences de la nature : J. Donald Hughes, *What is environmental history?*, Cambridge, Polity Press, 2006 et Verena Winiwarter, Martin Knoll, *Umweltgeschichte*, Köln, Böhlau, 2007. Chacun, par des chemins différents, se prononce sur ce que devrait être l'histoire environnementale, sans proposer une histoire intellectuelle et contextualisée des travaux publiés.

3. Cet usage d'états de l'art circonstanciés a conduit à accorder une place importante à Donald Worster et Alfred Crosby, dont les positions théoriques ne sont pas si représentatives de l'ensemble du champ états-unien, au détriment d'historiens comme Richard White et William Cronon dont les travaux d'histoire environnementale n'ont toujours pas été traduits en français.

voir une faiblesse théorique. Il me semble plutôt que cette dynamique a été une de ses forces, car elle lui a permis d'entretenir un dialogue fécond avec le renouvellement des questions environnementales. Le chemin parcouru est grand, entre le contexte des années 1970 aux États-Unis, dominé par la peur des menaces sur la santé et celle de la guerre nucléaire, jusqu'aux défis actuels des changements environnementaux et climatiques planétaires. Il n'est pas certain qu'une définition théorique gravée dans le marbre aurait permis d'encaisser avec autant de souplesse l'évolution du répertoire des défis écologiques. Présentisme? Anachronisme? Non, plutôt acuité et ouverture permettant de jeter un regard neuf sur le passé sans plaquer sur lui des catégories, des problèmes qui n'avaient pas de sens pour des sociétés distantes de la nôtre. La fréquentation de l'histoire environnementale fait s'écrouler très vite la tentation d'un grand récit unificateur et linéaire, car il existe autant de sociétés que d'environnements différents. L'idée d'un environnement planétaire global, constitué d'une physicalité exprimable en termes universels, est elle-même une définition qui n'est pas partagée par l'ensemble des sociétés humaines, même si elle a pris le dessus sur d'autres approches grâce à la science occidentale et aux organisations internationales. Rappelons seulement que le simple mot «environnement» n'a pas d'équivalent unique dans de nombreuses langues et que son contenu est diffracté à travers plusieurs termes qui expriment des approches différentes¹.

L'organisation des chapitres essaye de rendre justice à la diversité des contextes et des approches – qui font l'objet de la première partie –, tout en introduisant des domaines d'étude qui ont été profondément renouvelés par l'histoire environnementale – ce sera l'ambition de la seconde partie. Le champ ne s'est pas constitué seulement à travers des débats théoriques et méthodologiques, mais aussi à partir d'objets nouveaux qui sont venus vivifier et infléchir les acquis antérieurs des sciences sociales. Les fondements environnementaux de l'identité nationale, la signification écologique et sexuée de la révolution industrielle, la disparition prématurée de

1. Ainsi, le mot environnement n'a pas de réel équivalent dans la plupart des langues de l'Asie du Sud-Est qui font la différence entre, d'une part, la nature dressée et transformée au nom des intérêts humains (en thaï *thammachaat*, en malaisien et en indonésien *taman*, en birman *thaba-wà*) et, d'autre part, l'espace sauvage, rustique, non apprivoisé (en thaï *pa thuan*, en malaisien et indonésien *hutan*, en birman *tâw*). La généralisation de la publication en anglais a gommé ces différences linguistiques et culturelles.

certaines espèces de poissons, l'unification biologique du monde, le choc environnemental de l'impérialisme colonial, l'impact du développement de l'agriculture capitaliste sur les sols sont certains éléments d'une liste aujourd'hui longue. Et c'est une autre ambition de ce livre que de donner envie de lire de l'histoire environnementale. La constitution d'un public est ce qui permettra de poursuivre le travail de traduction entrepris par la collection «L'environnement a une histoire» en introduisant d'autres auteurs qui ont bouleversé ce domaine d'études, mais aussi en l'ouvrant à d'autres historiographies que celle de langue anglaise qui a constitué les premières publications.

La thèse centrale défendue ici est celle d'une certaine unité de l'histoire environnementale qui s'est constituée à travers la production d'ensemble du domaine et sans être assignable à un seul auteur. Champ intellectuel mais aussi social, celui-ci a pris forme dans l'espace académique grâce à des revues, des sociétés savantes, des collections, des intitulés de poste, des prix de publication, des financements de la recherche, parfois aussi des succès de librairie. Ce réseau de liens intellectuels, sociaux et politiques tissés par des communautés de chercheurs a installé progressivement la légitimité intellectuelle et institutionnelle de l'histoire environnementale, devenue une référence qui circule et permet l'accumulation des savoirs.

Sept éléments caractérisent l'histoire environnementale.

Une matérialité tout d'abord. Il ne s'agit pas d'affirmer qu'il existerait une instance indépendante, aux frontières stables et bien délimitées, dite nature, qui provoquerait des effets sur les sociétés permettant d'expliquer celles-ci. Ni déterminisme ni fonctionnalisme, donc. Cette matérialité désigne plutôt la prise en compte de processus qui ne relèvent pas des formes symboliques mais engagent des processus physiques tels que la croissance des plantes, l'écoulement de l'eau, les échanges d'énergie, les variations climatiques. L'idée de matérialité désigne ici le souci de ne jamais parler seulement des catégories humaines mais toujours aussi des entités auxquelles elles s'appliquent. Ceci suppose de connaître leur nombre, leur contour, leur organisation interne.

D'où des ontologies plurielles, considérant que l'environnement est à la fois un donné et un construit. S'autorisant à manier un double alphabet, l'historien de l'environnement tente de dépasser la séparation entre les sciences humaines et sociales et les sciences

de la nature. L'environnement, toujours saisi par la médiation des perceptions humaines, dispose pour autant d'un potentiel et de limites matérielles, d'une agentivité qui interdit de le réduire à un cadre inerte de l'action humaine. Au-delà des considérations morales, la notion d'impact révèle comment l'environnement modifié par les hommes agit en retour sur leurs sociétés, mobilisant ses dynamiques propres, distinctes des dynamiques sociales. La relation dialectique à l'œuvre entre les deux cultures explique que certains insistent plus sur la matérialité et d'autres sur le culturel, mais toujours dans une perspective totale et articulée.

Cette totalité renvoie donc à une pluralité d'acteurs. Les acteurs de l'histoire ne sont pas seulement des humains mais aussi des non-humains, c'est-à-dire des animaux, des plantes, des arbres, des masses d'air, des eaux, des sols, des microbes, et plus encore, avec pour seule limite ce que les sources historiques permettent de saisir. Ces non-humains se déplacent, se reproduisent, consomment et rejettent, se modifient et, ce faisant, ont une capacité d'action et d'invention, une forme d'agentivité au même titre que les sujets humains. L'hypothèse centrale de l'histoire environnementale est qu'en introduisant ces nouveaux acteurs, le récit historique s'en trouve profondément modifié, en commençant par les objets les plus familiers. Parmi ces acteurs, on compte aussi des objets techniques, des instruments, des dispositifs matériels.

Des réseaux lient l'ensemble de ces acteurs. Le travail d'investigation commence souvent par la reconstitution de ces réseaux, c'est-à-dire de toutes les entités humaines et non humaines attachées ensemble. Un animal n'est jamais seulement un animal, il peut être attaché à d'autres animaux, à un droit de la propriété, à un chasseur ou à un paysan, à une source de nourriture, à un marché et à un prix, à une classification d'espèces, à des représentations. La géographie de ces réseaux a une grande importance car elle structure le territoire étudié. Leur longueur est variable, et il faut justement les identifier dans leur extension maximale. Le rapport entre les différents réseaux existants a aussi son importance, d'autant qu'ils peuvent se croiser, se concurrencer.

Des déséquilibres, encore. Les sociétés et leur environnement n'ont que rarement des relations équilibrées. On évitera de définir l'histoire environnementale comme les interrelations entre les hommes et leur environnement, car cette définition suppose deux ensembles bien stables et définis chacun par un régime de savoir